

ABONNEMENTS & ANNONCES

LE NUMÉRO 5

ÉDITION DU MATIN

LE NUMÉRO 5

TARIF D'ABONNEMENTS

À ROUBAIX: Ann. Bureau du Journal, Grande-Rue, 71.
À TOURCOING: Ann. Bureau du Journal, Grande-Rue, 71.
À BRUXELLES: Ann. Bureau du Journal, Grande-Rue, 71.
À PARIS: Ann. Bureau du Journal, Grande-Rue, 71.

Contimes

TOUS LES JOURS
SIX ou HUIT pages

BUREAUX & RÉDACTION
ROUBAIX, 71, Grande-Rue, Téléph. 554 et 1070
TOURCOING, 33, rue Carnot, Téléphone 1240

TOUS LES JOURS
SIX ou HUIT pages

Contimes

Abonnés: Roubaix, le Nord et les Départements: 5 francs
Tous les autres Départements et l'Étranger: 6 francs
AGENCE PARTICULIÈRE À PARIS, 26, RUE FÉVÈREAU

LES ADIEUX DE LA REINE DE HOLLANDE A LA FRANCE

Graves désordres électoraux en Belgique Trois manifestants tués à Liège. - Nombreux blessés à Verviers. - Une mutinerie de gardes civiques à Anvers

M. Lépine et la Police

Le correspondant parisien d'un grand journal autrichien, le *Neues Wiener Tagblatt*, a en M. Lépine une interview des plus intéressantes au sujet des réformes à introduire dans la police pour rendre plus efficaces la surveillance, la recherche et la découverte des criminels.

Après s'être félicité du « succès de la police » dans l'affaire Bonnot-Garnier — il s'agissait, dit-il, d'une association de vingt-sept personnes venues de tous les points de l'horizon et qui, comme on dit, n'avaient pas froid aux yeux; ces vingt-sept personnes ont été identifiées en quinze jours, en dépit de savants maquillages, et arrêtées en moins de cinq mois, après la lutte que vous savez. — Le préfet de police reconnaît qu'il y a des progrès à réaliser, et d'ailleurs, voilà des années qu'il en signale la nécessité aux pouvoirs publics et au Conseil municipal.

La première question qui se pose est celle du recrutement des agents chargés des recherches. Les recherches des criminels exigent de toutes autres qualités que la surveillance de la voie publique. Tel fera un excellent gardien de la paix, fort capable de dresser une contravention ou d'assurer la circulation des voitures, et sera un médiocre policier.

La seconde question est l'outillage, c'est-à-dire les moyens pour la police de lutter contre les criminels. Il s'agit, les armes, les moyens de transport, etc. M. Lépine s'étend longuement là-dessus, et il propose des réformes simples et pratiques dans lesquelles il a, beaucoup plus que dans les vastes « réorganisations » qui, à son avis, risquent d'aggraver les abus plutôt que d'y remédier.

Le projet de police ne s'écarterait guère de ce que l'on déchargeait ses services de l'écrasante besogne de paperasserie qui leur est imposée et des enquêtes (décorations, secours, nominations, etc.) qui immobilisent des centaines d'agents.

Enfin M. Lépine réclame une répression plus rigoureuse du crime. Il y a eu une répression plus rigoureuse des crimes dénombrés Paris des apaches qui s'y promènent en liberté. Voilà longtemps que je me plains qu'il y ait sur notre pavé trop de malfaiteurs contre lesquels je n'ai rien. Dans la première catégorie il y a des gens qui devraient être relégués et qui ne le sont pas, parce qu'on manque d'argent ou de vigilance pour leur appliquer la peine qu'ils ont encourue. Dans la seconde, il y a les interdits de séjour, tellement nombreux que je ne peux pas, avec les effectifs dont je dispose, les surveiller. De temps en temps, au cours d'une rafle ou d'une arrestation quelconque, il se trouve que nous avons affaire à un interdit de séjour, mais c'est par hasard. S'il n'y avait à Paris ni relégués ni interdits de séjour, Paris serait la ville la plus sûre du monde.

L'autre jour, au Conseil municipal, on a cité le fait suivant: de l'état-civil d'un des habitants de la rue Ordener, il résultait qu'en trois ans il avait encouru neuf ans de prison.

Voilà donc un individu qui avait à faire neuf ans de prison et qui se promenait librement dans les rues de Paris, au lieu d'être à la Guyane.

Il est indispensable que cette situation prenne fin. Mais elle regarde la justice, non la police. Tous les pays du monde scrutent, tôt ou tard, amenés à s'en préoccuper.

Patrice NOLLET.

La Guerre Italo-Turque

LES GRECS S'EN MELENT-ILS
Rome, 3 juin. — Le bruit court que l'île de Psara, dans la mer Egée, aurait été occupée par les Grecs. Il n'y a pas de confirmation officielle.

ECHECS ITALIENS
Constantinople, 3 juin. — Le ministère de la Guerre publie la communication suivante: « Dans la nuit du 29 au 30 mai, un combat a eu lieu à Derna. Les Italiens se sont retirés et ont eu vingt morts. »

Le lendemain matin un nouveau combat a été livré à un détachement d'infanterie italienne qui avait fait une sortie pour construire une route. Les Italiens ont essuyé des pertes dont le chiffre n'est pas indiqué.

Une partie de la population de Benghazi s'est réfugiée dans le camp turc à cause du manque de vivres.

Un détachement turc s'est avancé jusque devant le fort de Koplani et a attaqué un détachement de cavalerie italienne, qui a eu 14 morts.

LES QUOTIDIENNES

La Victoire des Catholiques belges

Les catholiques belges gagnent la bataille et ils la gagnent brillamment. Leur victoire est complète. Elle dépasse les prévisions les plus optimistes.

Non seulement le bloc libéral socialiste n'a pas réussi à entamer les forces de droite, mais celles-ci se trouvent augmentées, dans des proportions inespérées. La majorité parlementaire est numériquement doublée et l'accroissement des voix gouvernementales est considérable dans l'ensemble du pays.

Les élections de dimanche qui, d'après les informations tendancieuses répandues à foison depuis le commencement de la campagne dans la presse française et étrangère, devaient marquer le recul ou à tout le moins l'arrêt de la politique catholique en Belgique, montrent, au contraire, que cette politique est en sérieux progrès et que ses champions n'ont jamais joui d'une plus grande popularité.

C'est un magnifique triomphe pour le gouvernement.

C'est une sanglante défaite, un écrasement pour le cartel.

L'alliance conclue dans beaucoup d'arrondissements entre les libéraux et les socialistes sur le terrain anticlérical, n'a servi qu'à prouver l'impuissance des deux partis d'opposition. En déchaînant les passions antireligieuses, les coalisés ont cru avoir raison des troupes catholiques. Celles-ci ont victorieusement résisté à l'assaut donné, sous le même drapeau rouge, par les loges et les clubs. Grâce à une forte organisation électorale qui peut servir de modèle partout, les catholiques belges ont su déjouer les perfides manœuvres de leurs adversaires et parer leur coup de force. Ils doivent leur succès à une admirable discipline, conséquence heureuse d'une étroite union.

Quelques expériences isolées avaient fait voir à nos voisins le danger qu'il y a d'aller à la bataille sous des bannières différentes. Ils ont profité de la leçon. Ils avaient appris aussi à leurs dépens, qu'en matière de lutte politique, la défensive est un pis-aller et que l'offensive est un bien meilleure tactique. Cette fois, ils ont pris résolument l'offensive.

Leur campagne fut vigoureuse, habile et loyale. Profitant de toutes les fautes de leurs adversaires, ils ont su mettre en valeur leurs propres avantages. C'est de la bonne guerre. Les chefs ont fait leur devoir en descendant crânement dans la mêlée, et les soldats les ont suivis avec entrain.

Au cri de: A bas les couverts! poussé par les gens du cartel, qui n'avaient pas d'autre programme, les électeurs ont répondu, dimanche, par un retentissant: Vive le parti catholique!

En France, les amis de la Belgique se réjouissent de la victoire du 2 juin 1912. En assurant la stabilité du gouvernement et en augmentant encore son influence et son autorité, elle ouvre pour nos chers voisins une ère nouvelle de paix sociale, de progrès moral et matériel et de prospérité nationale.

Maurice AUBERT.

CHOSÉS & AUTRES

— Ce fut une fête superbe. Il y avait un monde fou.

— Toutes les impersonnalités les plus considérables étaient là.

— Au restaurant, le dimanche.

Le mari et la femme dînent en tête à tête: menu modeste; conversation lente. Au dessert, le mari commande un cigare et l'allume; l'instinct où sa femme en voit le prix sur le couvercle de la boîte.

— Un cigare d'un franc. Tu vas bien!

Le mari tire une bouffée et tendrement: — Il n'y a rien de trop cher quand on dîne avec sa femme.

— L'on ne voit bien que ce que l'on peut communiquer aux autres.

BALANCEZ.

La dernière Journée de la Reine Wilhelmine à Paris

La matinée à Versailles et à Satory. - La manœuvre
Le défilé des troupes. - Le déjeuner. - Les toasts. - Le départ pour la Hollande



LA REINE WILHELMINE EN VOITURE AVEC M. FALLIÈRES

La visite de la reine Wilhelmine s'est terminée lundi. Cette dernière journée n'a pas été, plus que les précédentes, jacobinée par le bras armé. Tous ceux qui auront été admis à voir la gracieuse souveraine de la Hollande, n'en garderont pas moins un charmant souvenir de cette courte visite, au cours de laquelle la reine Wilhelmine a su gagner toutes les sympathies.

Le départ de Paris
Paris, 3 juin. — Bien avant l'heure fixée pour le départ du train présidentiel, des mesures d'ordre avaient été prises pour assurer, dans de bonnes conditions, le voyage du cortège officiel. Un bataillon de la Garde Républicaine a pied avait été placé en travers de la rue de Constantine, allant de la porte du palais des Affaires étrangères à l'entrée de la gare des Invalides.

Sous un immense dais de velours rouge frangé d'or, des plantes vertes avaient été disposées, qui formaient, avec les fleurs jetées çà et là, un ensemble des plus gracieux. L'escalier, donnant accès au souterrain de la gare, avait été également recouvert d'un tapis rouge, bordé, de chaque côté, de plantes vertes et de fleurs.

À 9 heures précises, le Président de la République, accompagné de M^{me} Fallières, arrivait au Ministère des Affaires étrangères, en landau découvert, précédé d'une escorte de cuirassiers. La Garde Républicaine rend les honneurs et le président gagne le salon d'honneur où il trouve la reine et le prince prêts à partir.

À 9 heures 10, le cortège se forme. Le Président de la République, ayant à son bras, la reine de Hollande, sort du ministère, précédé de MM. de Poincaré, directeur du Protocole, et Lépine, Préfet de police.

La souveraine est vêtue, sous un manteau gris-clair, d'une robe blanche et coiffée d'un chapeau de même nuance, tandis qu'un bon de plumes mi-noires, mi-blanches, est gracieusement rejeté sur ses épaules.

Derrière elle, vient le prince consort, ayant à son bras, M^{me} Fallières. Puis c'est la suite royale, MM. Poincaré, l'Amiral de Jonquières, le général Chabaut, etc... Des cris de: « Vive la Reine », retentissent.

Le cortège descend lentement l'escalier, donnant accès au quai, où le train présidentiel, sous pression, attend le signal du départ.

À 9 heures 5, tout est prêt, et le train s'ébranle dans la direction de Versailles. La reine Wilhelmine a pris congé de Paris.

L'arrivée à Versailles

Versailles, 3 juin. — À 9 heures 35, exactement, le train royal stoppe dans la gare de Versailles, rive gauche. Sur le quai, une compagnie d'honneur du 1^{er} génie, avec musique et drapeau. M. Autrand, préfet de Seine-et-Oise, s'avance vers la Reine, lui souhaite la bienvenue et la conduit dans un salon de repos qui avait été aménagé sous la véranda du salon.

Après les présentations, la reine monte en landau avec le Président de la République et l'amiral Foulque de Jonquières, tandis que le prince consort prend place dans une autre voiture à côté de M^{me} Fallières.

Le cortège formé se dirige vers Satory, escorté des cuirassiers. Les maisons sont pavées, et, sur tout le parcours, les vivats les plus enthousiastes sont poussés en l'honneur de la gracieuse Souveraine.

Sur le terrain de manœuvre

La foule s'est dirigée de bonne heure vers le plateau de Satory où doit avoir lieu à dix heures la prise d'armes, manœuvre et défilé en l'honneur des Souverains. Trois tribunes assez restreintes ont été construites à l'entrée du camp, et une tribune d'honneur, réservée à nos hôtes, a été dressée à leur droite.

Dès 9 heures, toutes les places sont prises, et il arrive toujours du monde. Partout, on ne voit qu'une foule remuante et impatiente d'applaudir la reine Wilhelmine et de faire fête à nos braves soldats.

Les corps qui doivent participer à la manœuvre prennent leur emplacement de combat. Le thème de la manœuvre est le suivant: Un parti rouge venant de l'ouest est aux prises avec un parti bleu, posté en travers du plateau de Satory, à l'est de la route de la manœuvre.

À 10 heures du matin, le parti rouge est arrivé à 6 ou 700 mètres des bleus, et se prépare à l'attaque. Le général Roques, commandant la 7^e division était directeur de la manœuvre.

Les deux partis sont commandés, le rouge par le général Félineau, le bleu par le colonel Boudier.



LE PRINCE CONSORT ET M^{me} FALLIÈRES

La Reine à Satory

Voici 10 heures. Le drapeau royal est hissé sur la tribune officielle. Le cortège débouche sur le terrain. Le général Manoury, gouverneur militaire de Paris, vient au devant de la Souveraine et la salue. Des vivats éclatent de toutes parts, et, pendant que la Reine, et le prince consort, le Président de la République et M^{me} Fallières, ainsi que leurs suites se dirigent vers leur tribune, les acclamations redoublent. Les cris des *Vive la Reine! Vive la Hollande!* se font entendre et se répètent longuement.

Le Défilé

La reine, à ce moment, s'est levée et entraînant tout le monde, est descendue sur le terrain d'écrasement et s'est approchée des pièces malgré la pluie. La foule lui fait à ce moment une chaude ovation.

Le tir terminé, les servants se précipitent et lui font un chemin de fortune pour l'aider à rentrer à la tribune, avec des planchettes à douille. La reine, qui donnait 10 bras à M. Fallières, s'est beaucoup amusée de cette délicate attention des soldats français.

Puis, voici les troupes spéciales. Le 1^{er} et le 2^e génie, le bataillon d'aérostats obtiennent leur succès habituel. Le 20^e chasseurs à

au canon et se jette à l'assaut de la position ennemie, au bruit des fanfares et des musiques, entraînés par les tambours qui sonnent la charge.

Cette manœuvre soulève l'enthousiasme général et la Reine, en voyant cette masse de baïonnettes menacer le parti bleu admire l'habileté merveilleuse avec laquelle nos braves soldats ont marché. C'est la « furia française » tant célébrée autrefois, et qui encore aujourd'hui anime notre race.

Mais sous cette trombe vivante, l'ennemi lâche pied et, tandis que l'infanterie bleue se rassemble au bord de la route, l'artillerie poursuit le 110^e qui bat en retraite.

À ce moment, la sonnerie de « Cessez le feu » retentit. C'est la fin de la manœuvre. Les applaudissements ne sont pas mélangés à tous les régiments qui viennent de si bien combattre, et qui se dirigent vers l'ouest rejoignant les autres corps et prendre place au défilé.

Il est 10 heures 35 quand la manœuvre est terminée. La pluie s'arrête. La reine s'avance au bord de la tribune et donne le signal des applaudissements. Pendant toute la manœuvre, le gouverneur militaire de Paris expliquait à la reine les moindres détails des mouvements des troupes.

Avant le défilé et pendant les manœuvres préparatoires, la reine a exprimé le désir de voir de près la mise en batterie d'une pièce de 75.

Une batterie a été amenée devant la tribune royale.



LA REINE, AU BRAS DE M. FALLIÈRES, QUITTE L'HOTEL DE VILLE

à vous », puis immédiatement « en avant ». Les deux infanteries exécutent d'abord des tirs de salve et des feux individuels. Puis l'un voit les unités progresser pendant que l'artillerie procède à un tir de réglage.

Le 20^e bataillon de chasseurs à pied, tenu en réserve, entre en ligne, bientôt suivi du 104^e qui accourt au pas de gymnastique.

Le général Félineau donne, en ce moment, l'ordre au 2^e dragons de reconnaître l'aile du sud de l'ennemi. Deux escadrons se portent l'un au nord, l'autre au sud du petit bois. Ce dernier reçoit les coups de fusil provenant des tirailleurs du 101^e, dissimulé autour de la porte du désert. Les cavaliers mettent pied à terre et engagent un sérieux combat.

L'autre escadron se voit tout à coup chargé par deux escadrons du 1^{er} cuirassiers; il se replie sur le gros du régiment, qui charge, à son tour, les cuirassiers. Le coup d'œil est vraiment superbe, et cette mêlée est tout à fait réussie.

Les dragons sont appuyés par une batterie à cheval qui vient, au galop, se mettre en batterie à l'est du petit bois. Les cuirassiers sont repoussés, mais les dragons ne peuvent, non plus, tenir devant le feu des 101^e et 104^e qui se concentrent sur eux. Ils se replient au plus vite.

Malgré les feux du bataillon bleu, et du 101^e, tenu en réserve, la ligne rouge avance régulièrement. Bientôt c'est l'instant décisif. Le 20^e bataillon (103^e et 104^e) met baïonnette

pend, qui a si bien manœuvré tout à l'heure, soulève des tonnerres d'applaudissements.

Les zouaves, qui quittent Paris après-demain pour l'Algérie, recueillent des vivats enthousiastes.

Les trois divisions d'infanterie se succèdent en masses pesantes, le 6^e avec le général Desailles, le 10^e avec le général Bégère, le 7^e avec le général Roues. Cette dernière division, qui a participé au combat du matin, est vivement applaudie. Elle est suivie de la brigade coloniale, acclamée avec chaleur. Les cris de « Vive les marionnettes! » sont poussés, nombreux, dans l'assistance.

Après un instant d'arrêt, la 10^e brigade d'artillerie s'avance au trot, les pièces et caissons alignés comme au cordan. C'est un défilé remarquable.

Le 2^e escadron du train et ses voitures, passent aussi très correctement. Enfin, voilà toute la cavalerie et la suite du général Sylvestre. L'escadron de Saint-Cyr, les 2^e et 3^e dragons, les 1^{er} et 11^e cuirassiers défilent dans la perfection et déclenchent l'enthousiasme général.

Pendant le passage des troupes, la reine, qui avait enlevé son manteau de voyage, est restée sur le devant de la tribune, debout, saluant gracieusement les drapeaux, pendant que le prince consort saluait militairement. La foule acclame chaleureusement les troupes. Il est midi 10 lorsque le cortège royal remonte en voiture, pour rentrer à Versailles.

Deux Accidents

Au cours du défilé qui a eu lieu, au camp de Satory, deux accidents se sont produits. Un colénel est tombé de cheval. Sa monture s'est enfiée à travers le camp, et il a dû cou-

BULLETIN

3 juin.

La Reine de Hollande, après avoir assisté à la manœuvre et à son défilé au camp de Satory, a défilé avec le Président Fallières. Des toasts ont été portés à l'armée française. La Reine est repartie pour la Hollande.

Au nord de Fec, la colonne Gouraud, après un violent combat, a repoussé la harka, qui causait de grandes pertes.

Les résultats des élections belges confirment la victoire du parti catholique.

De violentes bagarres ont éclaté à Liège, à Bruges, et dans différentes villes. A Liège, trois personnes ont été tuées.

Des canonniers ont volé une centaine de dessins de nouveaux canons à l'arsenal allemand de Spandau.

La grève de l'Est-Parisien continue sans incidents graves.

INFORMATIONS

Au Syndicat des Journalistes français

Paris, 3 juin. — Dimanche soir, les publicistes chrétiens ont été réunis au « Syndicat des Journalistes français » et de la « Corporation des publicistes chrétiens », en remplacement du signifié M. de Marolles. Victor Tauany, rédacteur à la « Libre Parole ».

La rapatrié Paris-Colonne déraillé

Compiègne, 3 juin. — Par suite de la rupture d'un essieu de la machine, le train de Cologne a déraillé. Les voyageurs ont été transportés sur un autre convoi. Le train a été de peu d'importance.

Le rétrograde des gares à Gagny

New-York, 3 juin. — Une dépêche de la Havane annonce que le général improvisé Estévez a été pris, blessé et brûlé à la ville de Sagua, à 90